**Zeitschrift:** Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

**Herausgeber:** Université de Lausanne, Faculté des lettres

**Band:** 13 (1938-1939)

**Heft:** 4

**Artikel:** Leon Ebreo et la pensée des Dialoghi di Amore

**Autor:** Lehrmann, Graziella

**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-870073

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 09.08.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

# LEONE EBREO
# ET LA PENSÉE DES *DIALOGHI DI AMORE*

Juda Abrabanel, dit Leone Ebreo [1], médecin et philosophe, vécut en Espagne, puis en Italie, à la fin du XV^e^ et au début du XVI^e^ siècle. Séparé de nous par presque cinq cents ans, ce philosophe a pourtant, encore de nos jours, une certaine actualité. Je dirais une double actualité. Tout d'abord par sa vie : Juda Abrabanel fut de religion juive [2], et il vécut en Espagne au temps des grandes persécutions contre tous ceux qui ne professaient pas la foi catholique. On essaya d'exterminer les musulmans, et on expulsa les Juifs qui émigrèrent en masse vers des pays plus libéraux. Les Abrabanel furent du nombre des émigrés. Juda Abrabanel appartenait heureusement à cette élite spirituelle qui a toujours su tirer de son mauvais sort un enrichisse-

[1] On a mis en doute l'identité de Juda Abrabanel avec l'auteur des *Dialoghi di Amore*. En effet, le nom de Léon était très fréquent parmi les Juifs des pays latins, et on connaît de ce fait plusieurs philosophes qui portent le nom de Leo Hebraeus. M. B. Zimmels (*Leo Hebraeus, ein jüdischer Philosoph der Renaissance*) en distingue trois : Gersonides (Levi Ben Gerson de Bagnols, né en 1288 et mort vers 1345), R. Jehuda (Léon) de Séville, mathématicien et astronome de la deuxième moitié du XV^e^ siècle, et enfin notre Juda Abrabanel. Il ne peut pas être question des deux premiers comme auteurs des *Dialoghi*, parce qu'ils ont vécu avant leur composition. M. Ludwig Stein ajoute un quatrième Léon Hébreux, de Mantoue, mentionné par Pic de la Mirandole l'aîné, dont il existe une œuvre datée de 1443, donc antérieure de soixante ans à la composition des *Dialoghi*. Tout porte donc à croire que ceux-ci ont été écrits par Juda Abrabanel.

[2] Le titre complet sous lequel ont paru les *Dialoghi di Amore* en 1535 est : *Dialoghi di amore compositi da Leone Medico di nazione Ebreo e dipoi fatto Cristiano.* En se basant sur ce titre, ainsi que sur le silence qui entoure les dernières années de Juda Abrabanel, on a émis la supposition que l'auteur des *Dialoghi* avait adopté, à la fin de sa vie, la foi chrétienne. M. B. Zimmels a prouvé que Leone Ebreo était encore juif à l'époque où il a écrit les *Dialoghi* (1502-

ment de son esprit. Emigré d'Espagne en Italie, il puisa dans le monde florissant de la Renaissance italienne, après s'être nourri de la sévère culture judéo-espagnole, et son œuvre fut une merveilleuse synthèse de ces deux cultures si différentes. Mais ce qu'il reçut de sa patrie d'adoption, il le lui rendit doublement par ses écrits. Son œuvre principale, les *Dialoghi di Amore*, écrite en langue italienne, est venue enrichir la littérature et la philosophie de l'Italie.

Cette œuvre présente, elle aussi, aujourd'hui encore, un vif intérêt, parce qu'elle rompt avec la pensée traditionnelle du moyen âge et introduit la philosophie moderne. Juda Abrabanel est un des premiers philosophes de la Renaissance, et encore parmi ceux-ci occupe-t-il une place à part. Entre le courant panthéiste de la Renaissance et les traditions religieuses attachées à la Bible, il a jeté un pont qui, soutenu par son génie, forme une base solide pour le développement ultérieur de la pensée philosophique.

* * *

Sa vie comprend deux grandes périodes, une période espagnole, pendant laquelle il s'imprégna de la culture judéo-espagnole transmise par son milieu ; et une période italienne pendant laquelle il eut l'occasion de s'assimiler la culture, très différente,

---

1505). Mais il n'exclut pas la possibilité qu'il ait passé au christianisme plus tard, vers 1520. Il est étrange, en effet, que les dernières années de sa vie soient si complètement inconnues, et que sa mort ait été passée sous silence par les écrivains juifs contemporains. M. Ludwig Stein remarque aussi que l'éditeur des *Dialoghi* n'aurait pas hasardé de faire suivre le titre, quelques années à peine après la mort de l'auteur, de la remarque « *e dipoi fatto cristiano* » si elle n'avait pas correspondu à la vérité, car elle aurait soulevé les protestations de toute la parenté des Abrabanel. Cependant, le fait que Juda Abrabanel est mentionné dans les termes les plus honorables par les rabbins Guedalia Jahia et Azaria de Rossi, tous deux du XVI^e^ siècle, et qu'il ait été loué par Immanuel Aboab dans sa *Nomologia* (début du XVII^e^ siècle) fait douter qu'il ait changé de religion même à la fin de sa vie. Quoi qu'il en soit, pour nous il importe surtout de savoir que Juda Abrabanel a été juif, qu'il a approfondi la philosophie juive et qu'il a écrit les *Dialoghi* encore tout pénétré de cette influence.

de la Renaissance. La combinaison de ces deux cultures, façonnées par l'esprit de Juda Abrabanel, formera l'originalité et l'importance de son œuvre philosophique.

En Espagne, la culture juive avait atteint un épanouissement brillant. Pendant la domination arabe, les Juifs jouirent d'une grande liberté. Ils vivaient en très bons termes avec les Maures et occupaient des postes élevés dans l'administration. Il y eut alors toute une floraison d'écrivains et de philosophes juifs. Lorsque les rois de Castille et d'Aragon reprirent l'Espagne aux Arabes, ils durent garder une attitude bienveillante envers les Juifs, qui étaient les gens les plus riches et les plus cultivés du pays.

C'est dans ce milieu judéo-espagnol que Juda grandit et qu'il eut l'occasion de s'imprégner de cette brillante culture. La base de son instruction fut sans doute la religion et la philosophie juive, en particulier la philosophie de Maïmonides. A côté de cette instruction générale, il étudia la médecine ; et il devint si fort dans cette science, que plusieurs souverains se le disputèrent comme médecin attitré.

Son père, Isaac Abrabanel, était ministre des finances du roi d'Espagne Ferdinand le Catholique. Celui-ci faisait alors la guerre aux Maures (1482-92) qui possédaient encore, dans la péninsule, le royaume de Grenade, mais il ne réussissait pas à mener à bien cette entreprise parce que les finances de l'Etat étaient complètement désorganisées. Isaac Abrabanel réussit à réorganiser les finances : c'est donc à lui que Ferdinand dut en grande partie la victoire sur les Maures qui mit toute l'Espagne entre ses mains.

Mais, une fois maîtres de Grenade, le roi Ferdinand et surtout la reine Isabelle, qui était complètement dominée par l'influence du grand inquisiteur, Torquemada, donnèrent libre cours à leur fanatisme religieux. A présent qu'on avait repoussé les musulmans du dernier coin d'Espagne on voulait un royaume entièrement catholique. On procéda donc à l'expulsion des Juifs.

L'édit d'expulsion fut signé en 1492. Tous les Juifs devaient quitter l'Espagne. Quatre mois plus tard des centaines de mil-

liers d'émigrés s'embarquaient pour d'autres terres. Don Isaac renonça à la gloire et à la réputation, pour se joindre aux exilés, et son fils le suivit quelques mois plus tard. Mais Ferdinand, qui laissait massacrer avec indifférence d'innombrables innocents, était trop soucieux de sa santé pour laisser partir son médecin personnel. Tout ce qu'il fit pour garder auprès de lui Juda Abrabanel prouve combien celui-ci devait être estimé comme médecin. Le roi employa tous les moyens pour le retenir, et il ne s'arrêta pas devant les plus cruels : il essaya de lui enlever son fils âgé d'un an. Juda apprit à temps le dessein du roi et envoya pendant la nuit, en grand secret, « comme un bien volé », dit-il, son fils à Lisbonne.

De Tolède, les Abrabanel se dirigèrent vers Naples. Dans cette ville florissait depuis des siècles une grande et riche communauté juive ; elle accueillait et secourait les milliers d'émigrés juifs d'Espagne, dépouillés de leurs biens et souvent mourant de faim. L'âge n'avait pas enlevé au vieux Don Isaac son énergie. Il se refit une existence brillante. Il occupa à Naples, à la cour de Ferdinand Ier, un poste important dans l'administration de l'Etat.

Juda s'installa à la cour de Naples comme médecin, et devint bientôt médecin personnel du roi, comme il l'avait été en Espagne. Ici commence la deuxième période de sa vie, celle où il prend contact avec la culture de la Renaissance. Il trouva à Naples une culture très différente de celle qu'il avait connue en Espagne. Dans cette Italie du XVIe siècle naissant, la Renaissance était en plein épanouissement. L'ascétisme austère et lugubre du moyen âge avait cédé la place à une affirmation triomphante de la vie. On avait rejeté toutes les restrictions que l'Eglise avait jadis imposées aux corps et aux esprits, on s'adonnait entièrement et joyeusement à la vie terrestre, car on croyait désormais que la vraie vie était ici-bas, dans un présent concret, et non pas dans un lointain et incertain au-delà. Les banquets, les fêtes, les plaisirs extérieurs alternaient avec les plaisirs de l'esprit. Plus de science défendue, comme au moyen âge, où la religion avait strictement limité le champ des recherches : on

pouvait chercher, étudier, fouiller, découvrir tout à son aise, et on se jetait dans la recherche et dans l'étude. Les cours des princes étaient les centres culturels les plus animés, car les princes se faisaient un honneur d'attirer autour d'eux les meilleurs artistes, les meilleurs savants, les meilleurs lettrés, et de les combler de leurs bienfaits.

Ainsi Juda Abrabanel trouva à la cour de Naples un milieu très gai et très spirituel. Grâce à sa vaste culture, il fut le bienvenu dans tous les cercles de poètes et d'érudits, et il se mêla joyeusement au mouvement général. Comme médecin aussi il eut beaucoup de succès. Pendant le moyen âge, la science médicale s'était développée parmi les Juifs et les Arabes plus que parmi les chrétiens, qui ignoraient encore les écrits médicaux de la Grèce ancienne. Il y eut parmi les Juifs des médecins de grande renommée. Ils mettaient leur art au service de tous les malades, sans distinction ni de classe, ni de religion, en faisant preuve d'un esprit très large pour le moyen âge, où des fanatiques prêchaient qu'il valait mieux mourir que de se laisser soigner par un mécréant. Maïmonides, qui en même temps que grand philosophe était grand médecin, priait Dieu chaque matin, avant de partir pour soigner des malades, de lui donner la santé du corps et de l'âme, « pour qu'ils puissent se dépenser sans fatigue, au service des riches et des pauvres, des bons et des méchants, des ennemis et des amis. Fais que je ne voie que l'homme dans tout homme qui souffre. » Juda Abrabanel réussit à obtenir des guérisons presque miraculeuses, entre autres celle d'un cardinal que tous les autres médecins avaient déclaré condamné. Il jouissait, grâce à cela, d'une influence considérable, et lorsque Naples tomba sous la domination d'un vice-roi espagnol, qui accablait les Juifs de mille impôts et de toutes sortes d'interdictions, Juda Abrabanel intervint souvent en leur faveur. Ainsi il réussit à faire rapporter un ordre du vice-roi, qui rendait obligatoire pour les Juifs le port des chapeaux jaunes. Ce sont là les dernières traces que nous ayons de sa vie.

Juda Abrabanel appartient à ces Juifs d'élite qui, chaque fois que le malheur a frappé leur peuple, ont su se montrer supérieurs

aux événements, et ont même su en tirer parti : obligés par les circonstances de passer d'un pays à l'autre, ils ont colporté, dans leurs pérégrinations, les cultures des pays qu'ils parcouraient ; ils ont contribué ainsi au rapprochement des cultures et au progrès de la civilisation. Les Juifs ont eu maintes fois (souvent bien malgré eux et au prix de leurs souffrances personnelles) l'occasion de jouer ce rôle d'intermédiaires ; et c'est là un de leurs plus importants apports à la civilisation.

* * *

La pensée d'Abrabanel est concentrée dans une œuvre de deux à trois cents pages, les *Dialoghi di Amore*, ou « Dialogues sur l'amour », parus pour la première fois en 1535, après la mort de l'auteur. Le dialogue était une forme littéraire qu'on employait très fréquemment alors, lorsqu'on voulait exposer une thèse : l'un des interlocuteurs était le porte-parole de l'auteur ; il exposait ses idées et réfutait tous les arguments contraires que l'autre interlocuteur lui opposait : c'était une manière assez commode de répondre d'avance à toutes les critiques qu'on pourrait soulever contre la nouvelle théorie, et en même temps cette forme donnait plus de clarté à l'exposé. Avant Leone Ebreo, on écrivit des dialogues sur des sujets théologiques, didactiques, etc. Ceux de Leone Ebreo remettent à la mode le sujet du Banquet : l'amour, qui fut dès lors discuté par toute une série d'écrivains. Les deux interlocuteurs sont, non pas deux philosophes, représentants de deux écoles différentes, par exemple, un platonicien et un aristotélicien, mais simplement deux amoureux. Ils discutent théoriquement sur l'amour entre l'homme et la femme, et de là ils arrivent à des spéculations sur la nature de l'amour, et surtout sur l'amour le plus haut qui existe, l'amour divin. L'œuvre devait se composer de dix-huit dialogues. Leone Ebreo n'en a écrit que trois, qui cependant donnent une idée complète de la conception que l'auteur se faisait de l'Univers.

Cette conception est encore tout à fait mediévale : la terre est au centre de l'Univers, et le ciel avec le soleil, la lune, les

étoiles et les planètes, tourne autour d'elle. Mais, ce qui dans le système de Leone Ebreo est absolument moderne, c'est la spiritualisation de l'Univers par le principe de l'amour, que nous pourrions appeler le principe de la vie.

Pour lui l'Univers dans son ensemble, et dans toutes ses parties, est animé par un courant d'amour. L'amour fait naître, nourrit et développe toutes les choses de l'Univers, l'amour les conduit les unes vers les autres selon une admirable harmonie, l'amour les dirige vers une fin commune : leur perfection et la perfection de l'Univers dans son union totale avec Dieu.

Il serait faux de penser que seules les choses animées sont pénétrées d'amour. A côté du « désir » sensitif » de l'animal, Leone Ebreo distingue le « désir naturel » propre aux choses inanimées : la loi qui attire les choses pesantes vers la terre, celle qui pousse le fer vers l'aimant, le fleuve vers la mer, ne sont que des lois d'amour, cet amour « naturel » des choses inanimées. Comment des choses incapables de sentir et de connaître pourraient-elles aimer ? C'est qu'elles sont dirigées par la Nature providentielle qui connaît toute chose et qui dirige les choses sensibles pour leur bien, leur conservation et leur perfectionnement : « De même que la flèche se dirige droit vers son but, guidée non par sa propre intelligence, mais par celle du guerrier qui l'a lancée, de même ces corps inférieurs et apparemment inanimés cherchent leur lieu et leur but guidés non par la connaissance qu'ils en ont eux-mêmes, mais par celle du suprême Créateur, infusée à l'âme du monde et à la nature de l'Univers, et partant des choses inférieures. De sorte que, comme la direction prise par la flèche dérive d'une connaissance et d'un désir artificiels, ainsi la direction prise par les corps inférieurs dérive d'une connaissance et d'un amour naturels. »

Empédocle avait déjà parlé de deux puissances contraires, qui, tour à tour, réunissent ou séparent les différentes parties de l'Univers : l'Amitié et la Haine. Mais, tandis qu'Empédocle avait vu le monde comme dominé par le principe de la Haine qui sépare les uns des autres les éléments qui devraient former un tout, Leone Ebreo, lui, voit en toute chose une tendance à

l'union et dans l'Univers entier un progrès vers l'unité dernière.

Voilà dans quels termes poétiques Leone Ebreo formule cette conception : « Tu verras comment les pierres et les métaux, engendrés par la terre, lorsqu'ils se trouvent hors de la terre, s'élancent pour la rejoindre et n'ont de repos que lorsqu'ils l'ont retrouvée ; ainsi les enfants cherchent leurs mères et ne sont tranquilles que près d'elles. Et la terre, de son côté, les produit, les porte et les garde amoureusement ; et les plantes, les herbes et les arbres ont un tel amour pour la terre, leur mère et leur génératrice, que jamais ils ne s'en séparent à moins qu'on ne les en arrache de vive force ; mais bien plutôt ils l'enlacent tendrement des bras de leurs racines comme font les enfants de leur mère ; et la terre, elle, non seulement les met au monde comme une tendre mère, mais encore a soin de les nourrir de son humidité, qu'elle puise dans ses entrailles comme la mère allaite ses enfants du lait de ses seins. Et lorsque la terre manque d'humidité pour les nourrir, elle la demande instamment, avec prières et supplications, au ciel et à l'air, et l'obtient en l'achetant au prix de ses vapeurs qu'elle fait monter et qui donnent naissance à la pluie, nourriture des plantes et des animaux. Quelle mère serait plus tendre et plus pleine d'amour pour ses enfants ? »

L'amour dirige aussi les mouvements des corps célestes, de sorte que l'Univers tout entier nous apparaît comme un immense corps, vivifié par un esprit intelligent et bienveillant, puisqu'il mène toutes les choses vers leur plus grande perfection.

Donc Dieu, comme Leone Ebreo le conçoit, paraît être l'âme même de l'Univers. Ce naturalisme se trouve déjà dans les systèmes de certains philosophes de l'antiquité. Aristote, bien qu'il eût établi la différence entre la forme et la matière, avait considéré la finalité du monde comme immanente au monde même. Dans les siècles suivants, le moyen âge, avec son mépris de la vie terrestre et sa fidélité à la lettre des Saintes Ecritures, avait adopté de la philosophie d'Aristote ce qui, en elle, appuyait sa croyance en un Dieu transcendant ; tandis que la Renaissance

se rattacha au principe, posé aussi par Aristote, d'une fin immanente à la nature. Pendant tout le moyen âge, la nature fut considérée comme une œuvre satanique, dont il fallait s'affranchir par l'aspiration vers un monde supra-terrestre, immatériel, seul vrai. La philosophie ne s'éloignait guère des Saintes Ecritures, et n'empruntait aux philosophes de l'antiquité que ce qui pouvait être interprété à la lumière des textes sacrés.

Mais cette contrainte pesait lourdement sur l'homme du moyen âge, et une réaction devait fatalement se produire. Elle se produisit lorsque les érudits grecs, affluant vers la péninsule italienne après la chute de Constantinople, apportèrent avec eux l'intérêt pour la langue grecque et pour les textes véritables, non mutilés par l'Eglise, des philosophes anciens. Ceux-ci apparurent alors dans leur vraie lumière et dressèrent leur autorité contre celle, jusqu'alors incontestée, de l'Eglise. En même temps la découverte de nouvelles terres donna à l'homme l'impression d'être le maître de la nature, et non pas son esclave, écrasé par sa puissance malveillante. La nature apparut bonne, belle et utile à l'homme. Lorsqu'on réussit à franchir impunément l'Atlantique considéré jusqu'alors comme une mer interdite à l'homme (on pensait que du côté opposé à l'ancien monde se trouvait la colline du Purgatoire), on s'aperçut combien était fausse l'image qu'on s'était faite jusque-là du monde, et la confiance dans l'Eglise, qui soutenait ces vieilles croyances, fut encore plus ébranlée. L'esprit critique s'éveilla dans l'homme, en même temps que la foi dans ses propres forces. Il crut en lui-même, en sa nature, en la nature en général ; il osa enfin regarder la terre, et vit qu'elle était belle ; et l'aima.

Ce fut ainsi que la philosophie se tourna de nouveau vers la nature, y cherchant l'explication du mystère de la vie. On alla si loin qu'on se détacha nettement de l'enseignement de la religion sur l'existence d'un Dieu personnel et transcendant, qui a créé le monde par un acte libre et à un moment déterminé. Le monde fut considéré comme l'épanchement de la divinité dans le temps et dans l'espace, l'univers fut identifié à Dieu,

envisagé seulement sous l'aspect de la multiplicité des choses sensibles.

Ce retour à la nature fut appuyé par l'influence de Platon. Ses œuvres, que le moyen âge avait connues incomplètement et dans lesquelles il avait cherché surtout un témoignage en faveur de la religion chrétienne, acquirent une valeur toute nouvelle aux yeux des humanistes. Grâce aux savants venus de Constantinople, la philosophie de Platon fut connue en entier et dans le texte. Platon devint bientôt un maître. On fonda à Florence une Académie Platonicienne, où des humanistes se réunissaient pour l'étude et la discussion des idées du maître. Le *Banquet* fut parmi les œuvres de Platon qui gagna le plus la faveur des humanistes. Le fait que Platon part de l'amour entre les corps pour arriver à l'amour spirituel pour le Beau, dernier degré de l'amour sensible, devait retenir l'attention des humanistes, pour qui toute spéculation métaphysique avait son point de départ sur la terre.

L'influence de Platon est pour beaucoup dans les *Dialogues sur l'Amour* de Leone Ebreo. L'idée même de considérer l'amour comme une puissance directrice du monde lui vint sans doute de Platon. Seulement Leone Ebreo, comme après lui les autres philosophes de la Renaissance, étendit ce principe, que Platon appliquait surtout à l'homme, à toutes les choses de l'Univers, en donnant ainsi au monde une unité encore plus grande qu'il ne l'avait eue dans la conception de Platon. L'Univers fut donc considéré comme l'explication de la divinité dans le temps et dans l'espace. Mais cette conception se heurtait à une difficulté : comment concilier l'unité divine avec la multiplicité des choses sensibles ? — difficulté que plusieurs philosophes cherchèrent à surmonter, sans jamais y parvenir entièrement. Voici comment Leone Ebreo la résoudra.

Nous l'avons vu suivre la tendance naturaliste de la Renaissance. Ce courant d'amour qui, pour lui, unit toutes choses, est en somme Dieu même, qui se trouve ainsi à l'intérieur du monde. Cependant, cette philosophie en arrive à réduire le rôle de Dieu à celui d'une loi naturelle, veillant avec une

harmonie parfaite à la conservation de l'Univers, mais non pas à son progrès, à sa *perfection*, mais non à son *perfectionnement*. Dieu est la force qui fait germer la plante, qui fait éclore la fleur et qui la féconde, qui pousse tous les êtres vivants, l'homme compris, à la conservation et à la multiplication de leur race. Mais il ne se soucie nullement que les actions des hommes soient bonnes ou mauvaises, car l'Univers ne fait que tourner sur lui-même, en accomplissant toujours le même cercle fermé, au lieu de s'élever en spirale pour s'approcher d'un but qu'il aspire à atteindre.

Ainsi toute morale est exclue de ce système naturaliste. Or, Leone Ebreo était trop pénétré de la doctrine biblique pour s'arrêter à cette conception qui exclut toute morale et tout progrès. C'est pourquoi, au Dieu immanent, c'est-à-dire intérieur à l'Univers, il a ajouté l'idée d'un Dieu transcendant, se trouvant en dehors et au-dessus du monde et dirigeant ce monde vers un certain but. Leone Ebreo compare souvent l'Univers à l'individu humain : « L'homme — dit-il — est l'image de tout l'Univers. » Et de même que l'homme est soumis à certaines lois naturelles qui dirigent chacun de ses organes et est doué d'une intelligence qui dirige le tout, de même le monde est pénétré d'une vie intérieure qui pourvoit à la conservation et à la reproduction de chacune de ses parties, et d'un esprit supérieur qui plane au-dessus de lui et le conduit vers sa perfection.

Par cette conception si originale, Leone Ebreo concilie ingénieusement la pensée de la Renaissance avec l'enseignement des textes sacrés. Et du même coup, il lève la difficulté à laquelle se heurtaient les autres philosophes de la Renaissance : Dieu, conçu comme trancendant et immanent à la fois, peut rester un, tout en prenant les mille aspects qu'offre l'Univers.

Quel est donc le but vers lequel l'esprit divin dirige l'Univers ? Selon Leone Ebreo, le but de l'Univers est son union finale avec la divinité, une immense, ardente union d'amour de la créature avec le Créateur. « Cette unité dernière est la fin dans laquelle le maître suprême de l'Univers et Dieu tout-

puissant a créé le monde avec sa variété ordonnée et sa multiplicité unifiée. »

Ainsi cette union dernière du monde avec Dieu est imaginée par Leone Ebreo comme la réduction de l'infinie variété d'éléments qui composent l'Univers à une unité divine. L'Univers n'est que l'expression matérielle de la divinité, il reflète dans ses infinis aspects toujours ce même esprit divin. Mais cet esprit divin, ainsi déployé dans l'espace sous mille formes et sous mille couleurs, est destiné à redevenir une fois esprit pur et un, dénué de toute expression matérielle : ce ne sera plus qu'une immense union d'amour de toutes les choses, synthèse suprême de ce courant d'amour qui parcourt le monde en mille et mille ruisselets, réunis en une mer immense et puissante.

Mais pour arriver à cette synthèse dernière, il faut d'abord que le monde se divinise, qu'il atteigne sa perfection. Ce perfectionnement s'opère par l'intermédiaire de l'homme. C'est à l'homme qu'il est donné de perfectionner le monde, car il a reçu, en plus des autres êtres, la capacité d'un amour supérieur. L'âme humaine, qui est d'essence spirituelle, s'allie au corps imparfait pour former le lien entre le monde spirituel et le monde corporel et faire de l'Univers un seul être vivant. « Nos âmes s'unissent à nos corps seulement par amour pour le suprême créateur du monde, et pour le servir, et attirent la vie et la connaissance intelligible et la lumière divine du monde supérieur et éternel vers ce monde inférieur et passager, afin que les choses inférieures de l'Univers ne soient pas privées, elles non plus, de la grâce divine et de la vie éternelle, et que cet immense être vivant n'ait aucune partie qui ne soit vivante et spiritualisée comme tout l'ensemble. Et lorsque notre âme réalise par ce moyen l'union de tout l'Univers, en obéissant à la volonté divine, elle jouit réellement de l'amour divin et arrive, après s'être séparée du corps, à s'unir au Dieu suprême. Et c'est là son plus grand bonheur. Mais lorsqu'elle se trompe dans cette fonction qui lui a été assignée, elle est privée de l'amour de Dieu et de l'union avec Dieu, et ceci est sa plus grande punition, car, tandis qu'elle pourrait, en gouvernant honnête-

ment le corps, monter dans le plus haut paradis, elle reste par sa faute dans le plus bas enfer, éternellement séparée de Dieu et de sa propre béatitude. »

Leone Ebreo n'explique pas comment il imagine cette perfection que l'Univers doit atteindre pour s'unir à Dieu. Il ne s'agit probablement pas d'un perfectionnement à opérer dans la nature, puisque les lois naturelles sont en elles-mêmes parfaites. Il faut croire que ce perfectionnement se rapporte surtout à l'humanité. En tous cas Leone Ebreo assigne à l'homme une grande responsabilité : celui-ci n'est pas, comme le croyaient les mystiques du moyen âge, un être infime, écrasé sous la puissance divine et dépendant de la grâce céleste ; il est lui-même responsable de sa destinée et de la destinée de l'humanité tout entière, il doit lui-même être capable de s'élever, par ses forces spirituelles, vers la perfection et vers son union avec Dieu. Cette conception de l'homme actif, responsable, collaborateur de Dieu même, a été transmise à Leone par la religion de ses ancêtres : la religion juive ne dit-elle pas que, si l'homme a besoin de Dieu, Dieu a besoin de l'homme ?

Comment l'homme arrive-t-il à ce degré supérieur de perfection ? Ce n'est pas en fuyant la vie terrestre qu'il se rapproche de Dieu. C'est, au contraire, en s'adonnant à la réalité terrestre qu'on trouve le vrai chemin vers Dieu. Que chacun s'efforce d'atteindre le plus haut degré de perfection dans la condition où la vie l'a placé : c'est à une œuvre divine qu'il travaillera ; car en se perfectionnant soi-même, on travaille en même temps à la perfection de l'humanité et à la divinisation de l'Univers. Leone Ebreo le dit : le but de chaque partie de l'Univers n'est pas seulement la perfection de cette partie, mais elle tend, par son propre perfectionnement, à la perfection du tout.

Mais pourquoi Dieu désire-t-il s'unir à l'Univers ? Comment Dieu, qui est parfait, peut-il désirer quelque chose ? Car le désir n'implique-t-il pas le manque de quelque chose ? Et puisque Dieu est parfait, c'est donc qu'il ne lui manque rien.

Une fois de plus, Leone Ebreo prouve ici son originalité.

Platon, qui avait inspiré tous les philosophes de la Renaissance, y compris Leone Ebreo, avait défini l'amour comme étant le désir d'une chose belle ; Dieu ne pouvant rien désirer parce qu'il est parfait, c'est donc que Dieu n'a pas d'amour. Leone Ebreo se détache ici de son maître reconnu. L'amour que Dieu a envers la création n'est pas fondé sur le désir, puisque Dieu ne peut rien désirer de plus beau et de meilleur que lui-même ; l'amour que Dieu a envers la création n'est que la volonté d'augmenter la perfection et le bonheur des créatures. « De même que les êtres inférieurs aiment les êtres supérieurs, et désirent s'unir à eux pour ce qui leur manque de la perfection de ceux-là, de même les supérieurs aiment les inférieurs et désirent les unir à eux pour qu'ils soient plus parfaits ; ce désir suppose bien un manque, mais non pas dans le supérieur qui désire, mais dans l'inférieur, et le supérieur en aimant l'inférieur désire suppléer par sa supériorité à la perfection qui manque à l'inférieur ; c'est de cette manière que les sphères spirituelles aiment les sphères matérielles, pour suppléer par leur perfection à ce qui manque à celles-là et les unir à elles et les rendre parfaites... Les supérieures aiment les inférieures comme le père aime son fils, et les inférieures aiment les supérieures comme le fils aime son père ; et tu sais combien l'amour du père est plus parfait que celui du fils. De même que les bienfaiteurs aiment davantage ceux qui ont reçu le bienfait, que ceux-ci n'aiment leurs bienfaiteurs ; car ceux-ci aiment pour le profit matériel, et ceux-là par pure bonté morale. Et tu sais combien l'amour pur est plus parfait que l'amour pour l'utilité. Ce n'est donc pas sans raison que je t'ai dit, que l'amour des spirituels supérieurs est plus parfait que celui des matériels inférieurs. » ... « Dans l'Univers l'inférieur dépend du supérieur, et le monde corporel dépend du monde spirituel ; de sorte qu'un défaut de l'inférieur entraîne un défaut du supérieur dont il dépend ; car l'imperfection de l'effet prouve une imperfection de la cause. Puisque donc la cause aime son effet et le supérieur aime son inférieur, il désire la perfection de l'inférieur, et de l'unir à lui afin de le délivrer de son défaut, car en le délivrant

de ce défaut il remédie à sa propre imperfection. Ainsi lorsque l'inférieur reste séparé du supérieur, ce n'est pas seulement l'inférieur qui est malheureux, mais encore le supérieur lui-même, de même que le père ne peut pas être heureux si son fils est imparfait. C'est pourquoi les anciens disaient que le pécheur offense la divinité, tandis que le juste l'exalte. C'est donc avec raison que, non seulement l'inférieur aime le supérieur et désire s'unir à lui, mais le supérieur aime l'inférieur et désire l'unir à lui, afin que chacun soit sans défaut, et que l'Univers tout entier soit uni par le lien de l'amour, union qui est le but principal du Créateur de l'Univers lorsqu'il a créé le monde avec sa multiplicité ordonnée et sa variété unifiée. »

Ainsi, non seulement le monde aime Dieu, mais Dieu aime le monde. Ici revient cette idée. inspirée par la Bible, que non seulement l'homme a besoin de Dieu, mais Dieu a besoin de l'homme ; car c'est seulement dans une union totale de l'Univers, obtenue par le perfectionnement de l'homme, qu'est la perfection du tout.

* * *

Telle est, dans ses grandes lignes, la philosophie des *Dialoghi di amore*. Elle est une heureuse synthèse entre la tradition juive et la pensée de la Renaissance. Elle est la fille de ces deux tendances, si étrangement différentes : façonnée par un esprit tel que celui d'Abrabanel, elle ne s'est pas tourmentée en contradictions inconciliables, mais est devenue une plante riche et florissante qui devait nourrir de ses semences les générations futures. Et, puisque la tâche de l'homme n'est pas de recevoir, de porter pendant sa vie et de passer à d'autres tel quel l'héritage qu'il a reçu de ses pères, mais de le faire fructifier, de l'enrichir et de l'embellir, il faut placer Leone Ebreo parmi ces grands esprits qui ont su comprendre leur tâche dans son vrai sens.

Au naturalisme il a pris cette idée d'un monde pénétré dans toutes ses parties par Dieu. Mais de ce Dieu nature, il a fait en même temps le Dieu moral, le Dieu du perfectionnement

et du progrès. En se rangeant parmi ceux qui avaient regagné la foi dans la nature, il a rompu avec la tradition rigide du moyen âge ; mais en même temps il a brisé le cercle fermé et infructueux du naturalisme, en indiquant à l'homme une tâche, à l'Univers un but. Il a ainsi jeté les bases de la philosophie moderne, et de son influence sont sortis des penseurs tels que Giordano Bruno et Baruch Spinoza.

GRAZIELLA LEHRMANN.